



GAUMONT et TVA FILMS
PRÉSENTENT

FRANCK DUBOSC LAURE CALAMY BENOÎT POELVOORDE
JOSÉPHINE DE MEAUX KIM HIGELIN

UN
OURS
DANS LE
JURA
D'APRÈS UNE HISTOIRE FAUSSE

UN FILM DE
FRANCK DUBOSC

SCÉNARIO, ADAPTATION ET DIALOGUES FRANCK DUBOSC ET SARAH KAMINSKY

DURÉE : 113 minutes

LE 10 JANVIER AU CINÉMA

DISTRIBUTION AU CANADA
TVA FILMS
612 Rue St-Jacques
Montréal, Qc, H3C 4M8
infotvafilms@tva.ca

MATÉRIEL PRESSE DISPONIBLE SUR <https://tvafilms.ca/fr/catalogue/un-ours-dans-le-jura>

RELATIONS DE PRESSE
COMMUNICATIONS ANNIE TREMBLAY
Annie Tremblay
anniet@rpcat.com
514-244-8336

SYNOPSIS

Michel et Cathy, un couple usé par le temps et les difficultés financières, ne se parle plus vraiment. Jusqu'au jour où Michel, pour éviter un ours sur la route, heurte une voiture et tue les deux occupants. 2 morts et 2 millions en billets usagés dans le coffre, forcément, ça donne envie de se reparler. Et surtout de se taire.





ENTRETIEN AVEC **FRANCK DUBOSC**

UN OURS DANS LE JURA vous emmène sur un terrain inattendu, celui du film noir. Pour autant, il entretient certains thèmes de vos films précédents...

C'est presque par la force des choses : j'ai un ADN que je ne peux et ne veux pas changer. Il y a donc un dénominateur commun à chacun de mes films. Et c'est souvent un rapport humain. Dans TOUT LE MONDE DEBOUT c'était celui d'un couple, dans RUMBA LA VIE, entre un père et une fille. Et à nouveau un couple dans UN OURS DANS LE JURA. Ce n'est ni calculé, ni une volonté ; ça m'est juste indispensable. Si je faisais un film sans, il me manquerait quelque chose ; j'aurais l'impression de truquer les choses. Ce que je ne veux pas.

Que vous apportait l'univers du film noir ?

Quelque chose qui était plus en arrière-plan dans les précédents : un rapport à la réalité. UN OURS DANS LE JURA y est plus pleinement ancré. Dans le contexte comme dans les détails : je tenais par exemple à ce qu'on sache que Michel et Cathy font leurs courses chez Super U. Dès le départ, j'ai précisé à mon équipe qu'on ne faisait pas un film « américain ». Même si j'aime ce cinéma-là, ça reste un film français avec des personnages très français, qui portent des anoraks français, emmènent leurs enfants à l'école, jusqu'aux gendarmes qui ressemblent à des gendarmes.

D'où l'importance d'ancrer, dès le titre, votre film dans une région, en province ?

C'était même ma première volonté. Avant même d'avoir trouvé l'histoire, je voulais que ce film se passe en province, à la campagne, chez les gens...

Est-ce aussi ce qui vous a guidé vers une intrigue de film policier, qui justement se déroule souvent en province ?

Exactement. Et c'est peut-être ce qui étonnera le public qui pourrait trouver que c'est loin de mes personnages. Mais cette démarche est quelque part la même que lorsque j'ai commencé à écrire des sketches, avec des personnages qui étaient en fait loin de ce que je suis. UN OURS DANS LE JURA se rapproche plus de mes goûts en tant que spectateur. Même si j'aime les comédies, je suis plus naturellement attiré vers les films policiers.

Une des phrases dites dans UN OURS DANS LE JURA, se rapproche de cette démarche : « Le meilleur moyen de se retrouver c'est de savoir où on va se perdre ». Est-ce qu'elle résume votre intention ?

C'est précisément la phrase que je voulais faire ressortir. Elle résume à la fois le film mais aussi ma façon de travailler. Je m'en suis aperçu tardivement, mais maintenant que j'en suis conscient je veux l'appliquer sur mes films. Ça tient aussi à l'envie de me faire un peu plaisir : j'ai une longue carrière de scène, d'acteur derrière moi. Je fais ce métier depuis quarante et un ans. J'ai souvent cherché à être aimé, à faire plaisir aux autres.

Cette idée d'honnêteté envers soi traversait déjà vos films précédents avec des personnages qui allaient dans ce sens. UN OURS DANS LE JURA l'intensifie, à travers non plus un, mais trois duos :



Michel et Cathy, le capitaine de gendarmerie et sa collègue ou lui et sa fille...

Il y en avait même initialement un de plus, entre la fille du gendarme et un autre officier, que j'ai fini par enlever. J'en reviens à ce qui me plaît le plus : le rapport entre les gens. Même si je faisais un pur film d'action, il faudrait que j'y intègre une relation. C'est toujours mon point de départ, bien plus que le contexte ou le genre d'un film. Pour UN OURS DANS LE JURA, je suis parti principalement de Michel et Cathy.

Et vous vous êtes donné le rôle de Michel, sans que, comme dans les films précédents, ce soit le rôle principal. Les autres personnages d'UN OURS DANS LE JURA ont une place aussi importante.

Parce que je voulais cette fois-ci me laisser de la place en tant que réalisateur. Il n'y a pas beaucoup

plus de personnages dans UN OURS DANS LE JURA que dans TOUT LE MONDE DEBOUT ou RUMBA LA VIE, mais je savais qu'il allait falloir que je tricote un peu plus leurs histoires pour éviter qu'elles ne passent à l'as. De plus, ici, ils ont tous un dénominateur commun : l'argent, qui passe entre les mains de tous d'une manière ou d'une autre.

On en revient aux films noirs. Ils ont des codes narratifs différents de ceux de la comédie. Vous faites par exemple rebondir UN OURS DANS LE JURA avec l'arrivée de mafieux, qui font office de « méchants »...

Fallait-il se plier à ces codes ? C'est une question qui s'est posée assez tôt dans le processus. UN OURS DANS LE JURA est d'ailleurs le premier film que j'écris à quatre mains. Sarah Kaminsky m'a beaucoup aidé sur cette structure, qui est non seulement complexe mais s'additionnait à une histoire



d'amour. Nous nous sommes posé la question au montage de faire sauter cette dernière partie avant de constater que sans ce combat avec le méchant, il aurait manqué quelque chose et le film en aurait été fade.

Cette incursion dans le film noir vous permet aussi d'aller sur le terrain de la morale, de l'éthique, là où vos films précédents tournaient plus autour de l'idée du mensonge...

Clairement. Le titre de travail était d'ailleurs « L'argent ne fait pas le bonheur, mon cul ! ». Je voulais que ce film soit le plus immoral possible, qu'il n'aille pas vers ce que l'on attend de personnages d'une comédie. Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ? Mais non ! Dans la réalité tout le monde n'est pas forcément beau ni gentil. Et justement, aborder la morale d'une manière aussi libre permet aussi d'explorer un humour différent, plus grinçant et souvent surprenant. Avec ce film, j'ai aimé jouer de cet humour qui émerge des contradictions des personnages, et parfois de la dureté des situations. Ça donne à UN OURS DANS LE JURA une saveur particulière, où le sourire naît là où on ne l'attend pas toujours.

De même vous assumez pleinement de filmer des femmes qui sont plus décisionnaires, plus volontaires que les hommes...

Les femmes, y compris l'adolescente sont plus fortes que les hommes dans UN OURS DANS LE JURA. Ça vient probablement de ma passion pour les rôles de femmes et les actrices. J'adore les regarder, les voir jouer. Mais même au naturel, j'ai tendance à être spectateur des femmes de ma vie. Donc quand j'écris un film, et ce sera le cas du prochain, la Femme prend naturellement le dessus sur l'Homme.

Aller sur le terrain du film noir, c'est aussi aller sur celui, inattendu chez vous, de la violence ou des scènes d'action. Si cela correspond donc à vos goûts de spectateur, vous-êtes-vous posé des limites, pour ne pas déconcerter votre public ?

Je m'en suis imposé certaines et j'en ai franchi d'autres. Je suis conscient que certaines scènes vont faire tiquer ; je les ai parfois un peu atténuées en y ajoutant par exemple des musiques qui les dédramatisent. Si c'était mon premier film, je serai probablement allé plus loin dans la violence et

l'action, mais je suis conscient que même si j'ai voulu me faire plaisir, je connais mon public, et qu'une partie aura du mal à accepter ce que je lui montre. Disons qu'avec UN OURS DANS LE JURA, il y a une sorte d'éducation réciproque à faire... D'autant plus qu'il ne faut pas prendre ce film comme un virage de ma part, mais davantage comme une émancipation. Rien ne dit que dans le prochain, il y aura de la violence.

Cette émancipation passe aussi par le personnage de Michel. Il s'éloigne de beaucoup de vos personnages, en particulier celui que vous avez longtemps joué dans vos spectacles, en étant moins bravache, plus dans la découverte de ses faiblesses...

Je voulais en faire un homme écrasé, effacé... C'est une gamme qui m'intéresse en tant qu'acteur. J'aime de plus en plus jouer des personnages vulnérables. Je commence à me lasser de ceux qui ont un faux panache. Et si vous regardez NOUVEAU DÉPART, ça tendait déjà vers ça. Et même en remontant, le Patrick Chirac des CAMPING et quelques autres sont des naïfs qui sont rattrapés par la réalité. Avec Michel, j'ai juste poussé plus loin le côté « éteint ». Cela dit, il y a eu un moment où j'ai hésité entre le jouer lui ou le gendarme...

Justement, vous avez fait appel pour les autres rôles à des acteurs avec lesquels on ne vous associerait pas forcément... Est-ce que cela correspondait aussi à cette envie d'élargir votre univers habituel ?

J'ai même changé de directeur de casting sur ce film pour en prendre un plus spécialisé dans le film « d'auteur ». Au final, il n'y a dans UN OURS DANS LE JURA qu'un seul acteur qui vienne de mon univers, celui qui joue le curé, Christophe Canard. Tous les autres, du garde-forestier en passant par la serveuse de bar viennent d'un autre registre. Même pour des petites scènes : la femme avec ses bébés



à l'accueil de la gendarmerie, je l'avais vue dans ANATOMIE D'UNE CHUTE. J'aurais même adoré qu'Hélène Lambert, la non-professionnelle qui jouait une des femmes de ménage dans LE QUAI DE OUISTREHAM, soit dans UN OURS DANS LE JURA, mais ça n'a pas pu se faire. Ces choix de casting correspondaient à mon envie de donner une autre teinte, plus réaliste avec ce film.

Ceux les plus inattendus restent Laure Calamy ou Kim Higelin...

Laure, je savais qu'elle pouvait être aussi drôle que tragique. Mais c'est ce qu'elle fait dans À PLEIN TEMPS qui m'a convaincu : elle y est à la fois dans une énergie débordante et une fragilité. C'était cette Laure que je voulais, pas celle, plus dans un registre plus comique, d'ANTOINETTE DANS LES CÉVENNES. Pour Kim, je ne trouvais pas l'actrice pour ce rôle. J'en ai vu beaucoup, et des très bonnes, mais il me manquait quelque chose d'original pour ce personnage. J'en étais même à envisager un casting de rue quand Kim m'a été proposée. Son originalité, son caractère de jeune femme d'aujourd'hui m'ont convaincu. Il y a aussi Joséphine de Meaux

qui m'a toujours émue par la mélancolie qu'elle peut dégager. Sans compter l'empathie qu'ont les spectateurs pour elle.

À l'inverse, le choix de Benoît Poelvoorde semble plus en phase avec votre univers de comédie. Vous l'avez pour autant poussé vers une partition plus mezzo voce que celles dont il est coutumier.

D'une manière générale, j'ai dit d'emblée à tous les comédiens : « Attention, on va faire rire, sourire, mais ce n'est pas tout à fait une comédie. Vous allez jouer sérieux tout le temps. Ce ne sera drôle que quand ça doit l'être ». Non seulement je les ai dirigés dans ce sens-là, mais ils ont tous respecté cette consigne. C'est dans cette retenue et ce jeu sérieux que l'humour trouve sa place. Je voulais que le rire surgisse naturellement, presque en filigrane, sans briser l'atmosphère sombre du film. Cela apporte une légèreté discrète qui équilibre l'intensité de l'histoire. Je pense que Benoît était content de se reposer sur ce personnage. Ce serait mentir que de dire qu'on ne l'a jamais vu comme ça, mais je trouve qu'il a su combiner ses différentes palettes de jeu. Qui plus est, il a eu sur le tournage quelques

soucis de voix. Dans un premier temps je me suis demandé s'il allait falloir le post-synchroniser. Mais en fait non, ce côté éraillé donnait une épaisseur supplémentaire au rôle.

Pour terminer, la plus grande surprise d'UN OURS DANS LE JURA n'est peut-être pas son registre de film noir, mais des séquences dans un club échangiste. Paradoxalement, vous y êtes moins frontal que dans les autres scènes. Votre limite sur ce film serait-elle votre pudeur ?

C'est possible. Je ne suis jamais allé dans un club échangiste, donc j'ai fait avec ce que j'en imaginai. Mais oui, j'ai été très gêné quand on a tourné ces scènes-là. Et plus encore quand on a tourné la scène d'amour dans la voiture. Et puis quand j'ai vu les rushes, je me suis dit que j'avais un peu grossi (rires)... Effectivement ma pudeur m'interdit de pleinement diriger ces scènes. Celles du club échangiste m'étaient pourtant nécessaires puisque ces lieux font partie de la réalité que je cherchais. Néanmoins, je sais maintenant qu'il m'est beaucoup plus facile de diriger un acteur qui doit tuer quelqu'un qu'un couple qui fait l'amour...



SAPINIÈRE SAINT LOUP
TEL. 03.53.01.12.27





ENTRETIEN AVEC **LAURE CALAMY**

La démarche de Franck Dubosc pour *UN OURS DANS LE JURA* est singulière, en s'écartant du registre de ses films précédents, jusqu'à avoir décidé d'y diriger des acteurs inattendus dans son univers. Comment avez-vous réagi quand il vous a contactée ?

J'ai commencé par regarder TOUT LE MONDE DEBOUT car je ne connaissais justement pas son travail. Évidemment, j'avais vu des sketches, notamment ceux avec Élie Semoun, mais pas beaucoup plus. Et si à priori, nos univers sur le papier sont éloignés, je ne m'attendais pas à un scénario comme celui d'UN OURS DANS LE JURA, son humour absurde et sanglant, un peu à la Frères Coen. Mais plus encore par l'audace avec laquelle Franck a voulu prendre une voie différente. Ce qui m'a beaucoup plu.

Ce n'est pas pour autant la première fois que vous allez sur le terrain du cinéma de genre. Après *BONNE CONDUITE*, qui mêlait déjà comédie et trame policière, est-ce qu'UN OURS DANS LE JURA était pour vous une sorte de continuité ?

À la lecture du scénario, j'ai été tout de suite emballée par ce mix entre humour décalé, policier voire un peu gore. J'aime ces embardées et espère bien y revenir, donc oui, il y a quelque chose d'une continuité. Les films que je fais sont ceux que je souhaiterais voir en tant que spectatrice tout en

cherchant à me surprendre moi-même. De plus sur UN OURS DANS LE JURA, j'étais assez excitée à l'idée de rencontrer Benoît Poelvoorde. Mais aussi de retrouver Joséphine de Meaux avec qui j'avais été au Conservatoire.

La majorité de vos rôles sont marqués par le métier de ces personnages. Pour autant c'est, avec SEULES LES BÊTES, une des rares fois où vous incarnez une femme qui vit dans le monde rural...

C'est quelque chose qui m'a énormément touchée parce que c'est un milieu que je connais, ma mère étant fille de paysans du Sud-Ouest. Il a eu une place très forte dans mon enfance, m'a construite dans mon rapport au monde. J'en connais les qualités comme les défauts, sa rudesse. Mon grand-père, par exemple, a été valet de ferme à 7 ans et n'a appris à écrire et lire par lui-même que sur le tard. C'était plutôt un taiseux, avec un côté ours. Ce qui ne l'empêchait pas d'être tendre avec moi par des jeux ou le partage de son savoir-faire. Alors quand j'ai des rôles comme celui-ci, ça me permet de renouer avec cette part de mon histoire.

UN OURS DANS LE JURA a une particularité supplémentaire : là où vous jouez globalement des femmes qui ont un but, une détermination, Cathy apparaît dans un premier temps comme une épouse résignée à sa routine avant de prendre les choses en main jusqu'à avoir un ascendant sur son mari...

Elle est effectivement un peu dans une fatalité. Il y avait déjà un peu de ça dans ANNIE COLÈRE, ce dé clic qui réveillait Annie, non ? D'ailleurs en plus du scénario, Franck m'avait envoyé un très joli mot disant combien ce film l'avait touché. On sent bien que Michel et Cathy galèrent, ne roulent pas sur l'or, que leur couple est sur le déclin voire la fin. J'aimais que le destin vienne mettre un coup de pied dans la

fourmilière et que Cathy se révèle à elle-même. La prise en main dont vous parlez correspond aussi, et c'est tant mieux, aux transformations actuelles de la condition féminine dans la société. C'est une chose qui est de plus en plus exprimée dans les scénarios... Franck y a ajouté un regard sur la fragilité masculine, ses défaillances. Mais ce qui me plaît, c'est que Cathy et Michel se retrouvent sur un pied d'égalité en étant aussi branques l'un que l'autre !

Un personnage d'UN OURS DANS LE JURA est un peu plus discret que les autres, celui du fils, probablement autiste, de Michel et Cathy. Ce n'est pas la première fois qu'on vous propose des rôles de mère aux rapports conflictuels avec leurs enfants. Selon vous, pourquoi ?

Il faudrait le demander aux réalisateurs ! J'ai joué des mères sacrificielles, prêtes à tout pour leurs enfants, ou à l'inverse plus ambivalentes, rêches, antipathiques, qui dérangent. Il y a tellement de questions, de tabous autour de la maternité. Ce rapport parent-enfant me passionne... Et c'est très bien si de plus en plus les fictions se penchent sur la réalité des femmes, y compris sous cet axe, de la dépendance qui s'installe à la difficulté de couper le cordon. Dans le cas du film de Franck, c'est évoqué par touches impressionnistes, avec une extrême délicatesse.

UN OURS DANS LE JURA touche aussi à une idée de l'amoralité. Vous avez joué des personnages dans cette zone grise, mais toujours avec la volonté de les comprendre. Comment l'avez-vous approchée sur ce film ?

Je fais forcément corps avec un personnage... Ce qui m'importe c'est que les réalisateurs et moi soyons d'accord sur ce qu'on veut raconter. Qui plus est dans UN OURS DANS LE JURA, au-delà de la part de comédie autour de cette amoralité, je trouve qu'il



raconte avant tout une certaine solidarité entre les gens de son village, qui sont à l'abandon, presque en survie. L'irruption de l'argent permettait de poser des questions passionnantes sur les limites de ces personnages. Et clairement, Cathy en a rapidement bien moins que Michel ! Mais bon, comme l'origine de ce pognon est plus que contestable, ça reste raisonnable (rires).





ENTRETIEN AVEC **BENOÎT POELVOORDE**

UN OURS DANS LE JURA se démarque des précédents films réalisés par Franck Dubosc. Y avez-vous été sensible lorsqu'il vous a proposé d'y jouer ?

Il y a beaucoup d'idées reçues sur Franck. Or, si j'ai une qualité, c'est celle de ne jamais lire un scénario avec des a priori. Ce qui m'intéresse c'est sa qualité. J'ai trouvé celui-ci formidable, joli, bien écrit. J'ai eu l'impression que Franck voulait s'offrir à un exercice de style, particulièrement soigné, comme s'il avait écrit en ayant déjà les images en tête. Avec la particularité de ne pas aller où on pense qu'il va. Mais pour être honnête, je n'avais vu aucun des films qu'il a réalisés, j'avais donc de toutes façons un regard neutre sur ce projet.

Pour autant, vous avez comme lui une image publique forte, sans doute différente de ce que vous êtes réellement. Est-ce que la démarche de Franck Dubosc d'un film qui dévoile une autre facette, vous a interpellé ?

Pas du tout. Le rapport des gens à mon image m'est totalement égal. Pour autant, une fois lu son scénario, j'ai voulu rencontrer Franck, que je n'avais que très furtivement croisé sur le tournage d'ASTÉRIX ET OBÉLIX AUX JEUX OLYMPIQUES. J'en avais gardé l'image de quelqu'un de très gentil, pudique. Je l'ai donc rencontré et ai été ravi de la personne comme de la manière dont il parlait de son film.



Vous êtes connu pour être un grand lecteur. L'univers d'Un ours dans le Jura se rapprochant, dans sa part d'observation sociale ou sa structure, des romans noirs, y avez-vous, là-aussi, été sensible ?

Non, non : pour quelqu'un qui aime beaucoup lire, se pencher sur un scénario est une véritable souffrance, parce qu'il consiste surtout à vous donner des indications sur ce qu'il va falloir jouer. Mais dans le cas d'UN OURS DANS LE JURA, au-delà de son récit, j'ai trouvé que les didascalies étaient très bien rédigées, jamais sinueuses. Quant au rapprochement avec les romans noirs, ce qui fait leur charme, c'est rarement leur narration, mais le point de vue de l'auteur sur les personnages via des discussions intérieures. Là ce qui m'a plu, c'est l'incarnation, dense, qu'a donné Franck à chaque caractère. Qui plus est UN OURS DANS LE JURA s'inscrit bien plus dans une tradition de cinéma que de littérature policière.

Justement, chaque second rôle d'UN OURS DANS LE JURA a une réelle épaisseur. Particulièrement le major de gendarmerie que vous jouez, qui a un réel axe narratif en soi...

Absolument. C'est une des grandes qualités d'UN OURS DANS LE JURA dès son scénario : quand les seconds rôles sont aussi bien définis, ça donne une vraie coloration à l'ensemble. À partir de là, ça m'est égal si mon personnage apparaît cinq, dix minutes ou une heure, tant que ce qu'il a à amener ou dire fait avancer la narration.

Avec ici la particularité supplémentaire de reposer sur plusieurs duos, que ce soit un couple ou ce major avec sa collègue ou sa fille...

C'est l'élégance du film de Franck, qui n'abandonne jamais le moindre personnage, se refuse à en faire un élément décoratif. Il les autorise à s'écarter de l'intrigue principale par, en quelque sorte, des

mini-histoires. On ne peut pas dire pour autant qu'UN OURS DANS LE JURA est un film choral car généralement ils ne parlent de rien ou uniquement de sentiments, là où celui-ci ne perd jamais de vue son intrigue policière et a pour but de raconter quelque chose à travers sa multitude de personnages.

En l'occurrence, UN OURS DANS LE JURA s'intéresse à l'amoralité, comment le rapport à l'argent peut la favoriser. Il s'avère qu'on compte dans votre propre filmographie nombre de personnages dans une zone grise vis-à-vis de la morale...

Peut-être, mais je ne me pose jamais cette question au moment de les jouer. Ce qui m'importe surtout c'est qu'eux ou les situations cocasses dans lesquelles ils se retrouvent me fassent rire. Par contre, j'aime bien qu'ils poussent les spectateurs dans leurs retranchements, les amènent à se demander comment ils agiraient ou réagiraient s'ils étaient dans ces positions. C'est plus à Franck qu'il faut demander pourquoi il est allé sur ce terrain-là. À mon niveau, c'est plus simple : plus un film est amoral, plus il a de quoi être rigolo. C'est une base qu'avait compris Louis De Funès, son génie comique vient aussi d'avoir accepté de jouer des types qui n'ont aucune morale. Et moins ils en ont, plus il était drôle.

Vous n'en jouez pas moins un gendarme qui va sortir un peu des clous... Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que vous jouez un représentant de la loi. En quoi l'uniforme aide à les interpréter ?

J'adore ces personnages. J'ai été douanier dans RIEN À DÉCLARER, flic dans AU POSTE... je suis en quelque sorte monté en grade avec UN OURS DANS LE JURA (rires). De toutes façons, je raffole de l'uniforme : c'est le costume le plus facile à porter pour un acteur, puisqu'il définit d'emblée une fonction.

Habillez-vous en major de gendarmerie et vous en deviendrez immédiatement un.

Ce major entretient une relation compliquée avec sa fille. Ce n'est pas la première fois qu'on vous confie des rôles de père en conflit...

Je ne sais pas à quoi c'est dû, pourquoi les réalisateurs me voient dans cette figure là... Ça va même au-delà : si on épiluche mes films, c'est souvent « ma femme m'a quitté » ou elle va le faire, des rôles d'homme aux relations de couple ou familiales compliquées. Je dois avoir un physique qui inspire les situations de famille ratée (rires). Mais là, Franck a bien fait. D'abord parce que je trouve que Kim Higelin est formidable, mais surtout parce que ce personnage de fille humanise pleinement ce gendarme, le ramène à une réalité dans le contexte d'une intrigue policière un peu délirante. J'avais justement besoin pour le jouer de sentir le poids qu'il a sur les épaules et Franck n'a pas eu besoin des habituelles interminables digressions sur les familles dysfonctionnelles pour le faire ressentir. La séquence où ils ne sont pas d'accord sur le choix du sapin de Noël suffit par exemple à le faire comprendre.

La manière dont vous interprétez ce gendarme, sur un ton beaucoup plus mezzo voce que la plupart de vos autres rôles, y contribue aussi. Comment l'avez-vous travaillée ?

Je peux vous l'avouer : comme je ne voyage pas beaucoup, je suis très sensible à l'altitude, qui en l'occurrence m'a causé des soucis de nez, d'oreilles bouchées et de cordes vocales affectées. Il y a des moments où j'ai joué en n'entendant quasiment rien. Ça va vous décevoir, mais ça n'a donc rien à voir avec un choix de jeu, juste que l'altitude ne me réussit pas. Et pourtant on n'était pas sur l'Everest, hein... Je n'envisage d'ailleurs aucun choix de jeu avant de tourner ou de rencontrer le réalisateur. Cependant, UN OURS DANS LE JURA est sans doute le film où j'ai fait le plus de lectures préparatoires, parce que Franck sait vraiment ce qu'il veut. J'ai d'ailleurs craint certains jours quand ma voix était vraiment pêtée que les scènes finissent avec un rattrapage en post-synchronisation. Mais à l'arrivée, ça a apparemment servi au film...

Si on parle de détermination d'un réalisateur, ce n'est pas la première fois que vous êtes dirigés par un metteur en scène qui est aussi acteur. Qu'est-ce que cela change ?

Tout ! J'ai été dirigé par Gilles Lellouche, Nicole Garcia ou Dany Boon et j'ai clairement vu la différence. Tous les acteurs qui passent à la réalisation savent très bien ce qu'ils demandent à leurs équipes. Et ça ne concerne pas que leurs comédiens. Sans que ce soit un défaut, un réalisateur qui n'a pas joué auparavant ne sait pas ce que c'est pour un acteur d'avoir peur de se tromper, de ne plus croire en ce qu'on fait. Ce n'était pas le cas de Franck, qui, conscient de tout ça, a toujours été d'une immense bienveillance pendant la préparation ou sur le tournage. Sa touche supplémentaire est d'être à la manœuvre sur tout, de s'être très impliqué dès l'écriture. C'était assez dingue de voir à quel point il anticipait le moindre détail, avait une réponse à la moindre question. Comme s'il savait tout à l'avance. Je me demande même s'il ne connaît pas déjà les entrées d'UN OURS DANS LE JURA (rires).





LISTE
ARTISTIQUE

Franck Dubosc
Laure Calamy
Benoît Poelvoorde
Joséphine de Meaux
Kim Higelin
Mehdi Meskar
Timéo Mahaut
Emmanuelle Devos
Louka Meliava
Jean-Louis Loca
Christophe Canard
Anne Le Ny

Michel
Cathy
Roland
Florence
Blanche
Samy
Doudou
Sabine
L'iroquois
M. Vadé
Curé
Commissaire de Police

LISTE TECHNIQUE

Un film de
Scénario, adaptation et dialogues
Image
Montage
Musique originale
Supervision musicale
Son

Casting
Costumes
Décors
1er assistant réalisateur
Scripte
Directeur de production
Directeur de post-production
Producteur exécutif
Directrice de la production
Directeur du développement
Produit par
Coproduit par

Une production
En coproduction avec
En association avec
Avec la participation de
Avec la participation de
Avec le soutien du

Distribution et ventes internationales
Distribution au Canada

Franck Dubosc
Franck Dubosc et Sarah Kaminsky
Ludovic Colbeau-Justin et Dominique Fausset
Audrey Simonaud
Sylvain Goldberg
Valérie Lindon
Antoine Deflandre
Alexandre Fleurant
Fabien Devillers
Michael Laguens
Isabelle Mathieu
Sebastian Birchler
Alain Braconnier
Clémentine Oudot
Valentin Tourdjman
Aurélien Adjedj
Marc Vadé
Marine Forde
Franck Weber
Sidonie Dumas
Bastien Sirodot et Cédric Iland

GAUMONT
POUR TOI PUBLIC PRODUCTION, FRANCE 2 CINÉMA et UMEDIA
UFUND
NETFLIX
FRANCE TÉLÉVISIONS
TAX SHELTER du gouvernement fédéral de Belgique et des investisseurs Tax Shelter
GAUMONT
TVA FILMS